Les premiers moments de la psychanalyse de l'enfant en France dans les années 1920 et 1930

The first developments of French child psychoanalysis in the 1920s and 1930s

Annick Ohayon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3957>

DOI : 10.4000/rhei.3957

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2016

Pagination : 233-251

ISBN : 978-2-7535-5175-6

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Annick Ohayon, « Les premiers moments de la psychanalyse de l'enfant en France dans les années 1920 et 1930 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 18 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3957> ; DOI : 10.4000/rhei.3957

Les premiers moments de la psychanalyse de l'enfant en France dans les années 1920 et 1930

Annick OHAYON
Maître de conférences
honoraire en psychologie,
université Paris 8 Saint-Denis,
Centre Alexandre Koyré (EHESS, Paris).

Cet article décrit la situation de la psychanalyse de l'enfant dans les années 1920 et 1930 en France. Malgré l'affirmation de Freud que l'éducation devrait être une des plus importantes applications de sa théorie, on ne constate alors ni pratiques ni institutions consacrées à l'éducation ou à la rééducation des enfants dans une perspective psychanalytique, comme c'est le cas en Suisse ou en Autriche par exemple. L'auteur discute les raisons de cette absence d'intérêt, et décrit les efforts de quelques pionnières du mouvement psychanalytique français, en particulier Marie Bonaparte et Sophie Morgenstern, pour faire évoluer cette situation et développer la psychanalyse de l'enfant. Mais c'est seulement après la seconde guerre mondiale qu'une telle dynamique sera à l'œuvre, dans les domaines de la psychopédagogie et de la neuropsychiatrie infantile.

This paper considers the situation of child psychoanalysis during the 1920's and 1930's in France. In spite of Freud's assertion that Education should be one of the most important application of his theory, there were no practices or institutions devoted to the education or reeducation in a psychoanalytical perspective (unlike the Austrian and Swiss case for example, at that same period.) The author examines the reasons of this lack of interest and describes the efforts of some pioneers of the French psychoanalytic movement, especially Marie Bonaparte and Sophie Morgenstern, to change this situation and to develop child psychoanalysis. But it is only after World War II that this orientation will take a main place in the fields of Psychopedagogy and Child Psychiatry.

Mots-clés : psychanalyse de l'enfant, France, années 1920 et 1930, éducation, rééducation, Marie Bonaparte, Sophie Morgenstern

Keywords : child psychoanalysis, France, 1920's and 1930's, education, re-education, Marie Bonaparte, Sophie Morgenstern

Aux commencements de la psychanalyse, l'enfant n'a pas été un objet de recherche ni de traitement en tant que tel. Freud ne pensait pas qu'on

pouvait psychanalyser un enfant, et ne l'a jamais fait lui-même. Le petit Hans, l'un des cas *princeps* de la jeune science, fit simplement l'objet de conversations entre Freud et le père de Hans, Max Graf, qui s'efforça d'analyser son fils et de l'aider à surmonter sa névrose phobique grâce aux conseils et aux interprétations que lui avait soufflés son ami Freud. Le petit Hans devint ainsi l'exemple paradigmatique destiné à illustrer les troubles de la sexualité infantile et le complexe d'Œdipe.

De ce fait, c'est la pédagogie, et surtout l'une de ses composantes, le mouvement dit de l'Éducation nouvelle, qui fut la plus précocement influencée par la psychanalyse et qui l'influença en retour. Ce n'est d'ailleurs pas Freud qui le premier a soulevé l'intérêt de cette rencontre, mais son disciple alors préféré : Sandor Ferenczi, dans une conférence prononcée en 1908 à Salzbourg et intitulée « Psychanalyse et pédagogie¹ ». Ce texte est fondateur. Ferenczi y affirme la fonction prophylactique d'une éducation des enfants éclairée par la psychanalyse, et les immenses bienfaits qui en découleraient pour la société. La même année, Freud reprend ce thème dans « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes² ». Ainsi commence une histoire centenaire, faite de relations passionnées et souvent conflictuelles entre les deux disciplines. Elle se traduit d'abord par des déclarations d'intentions, et, après la première guerre mondiale, s'incarne dans des pratiques et des institutions. Le mouvement dit de pédagogie psychanalytique va être très vivace en Suisse, en Autriche et en Allemagne, alors qu'il est presque inexistant en France. Seuls quelques pionniers du groupe psychanalytique français, encore à l'état de groupuscule, le connaissent et s'en font l'écho. Il ne s'appuie pas seulement sur la doctrine de Freud, mais aussi sur celles de Jung et d'Adler, sans se soucier des querelles théoriques ni des scissions. Placé sous le signe d'un optimisme conquérant, il rencontre vite des limites, et, dès la fin des années 1930, vient le temps des doutes et des inquiétudes sur l'efficacité d'une telle éducation.

Il s'agit là de pratiques qui portent sur l'éducation de l'enfant « normal » si l'on peut dire, mais qu'en est-il de celles qui vont viser l'enfant « anormal », et ainsi des rencontres entre la psychanalyse et la psychiatrie infantile alors en voie de constitution ? Dans les années 1920, cet enfant-là commence à émerger de l'asile et de l'assistance aux enfants arriérés et incapables. Il commence aussi à être situé dans son histoire et dans son milieu familial et social, et grâce aux découvertes freudiennes, à ne plus être seulement décrit, étiqueté et

1. FERENCZI Sandor,
« Psychanalyse et pédagogie » in *Œuvres complètes*,
Psychanalyse, I, 1908-1912,
Paris, Payot, 1968 (1^{re} éd.
1908).

2. FREUD Sigmund, *La vie sexuelle*, trad. française
D. Berger, Paris, PUF, 1969
(1^{re} éd. 1908).

orienté. Mais il ne s'agit alors que des prémisses de ce qui va s'institutionnaliser après la seconde guerre mondiale, et les promoteurs de ces nouvelles méthodes demeurent très minoritaires dans un climat lourdement constitutionnaliste. Le premier congrès international de Psychiatrie infantile de 1937, qui fait l'objet du présent numéro, exprime bien cette dynamique. Je vais retracer cette histoire, qui se confond avec celle de l'implantation de la psychanalyse en France.

LA CRÉATION DE LA SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE PARIS : UN TOUT PETIT MONDE (1921-1927)

En 1927, dans un article paru dans *L'Évolution Psychiatrique*, le pédiatre Édouard Pichon se souvient qu'en 1921, il professait à l'égard de la psychanalyse une attitude de défiance et d'ironie. Elle lui semblait alors « une théorie absconse et bizarre, assez peu digne d'intérêt, une doctrine à la mode, qui ne venait aux oreilles que par de superficielles conversations de salon ». On l'aurait bien étonné si on lui avait dit qu'en 1926, il figurerait « dans la phalange des défenseurs et panégyristes de la psychanalyse³ ». Comment cette évolution s'est-elle produite ? Comment, par exemple, ce jeune médecin catholique, adepte des idées de l'Action Française a-t-il pu se passionner pour la doctrine sulfureuse d'un savant juif viennois, et devenir ainsi l'un des premiers médecins français psychanalysés et l'un des fondateurs du mouvement psychanalytique de France ?

Pour répondre à cette question, je vais tout d'abord revenir sur les cinq années que mentionne Pichon, car elles sont significatives. 1921 marque l'arrivée en France de la psychologue polonaise Eugénie Sokolnicka, qui va devenir son analyste, et 1926 la date de la création de la Société psychanalytique de Paris, première en France, et qui demeurera unique jusqu'en 1953. Alors qu'à Vienne, Zürich, Budapest, Berlin, Londres et New York existent déjà des sociétés psychanalytiques, lorsque Sokolnicka arrive en France, elle ne trouve rien de tel, ni personne qui puisse se prévaloir d'une telle pratique. Les renseignements biographiques dont on dispose proviennent essentiellement de son analysant Pichon, dans la nécrologie qu'il lui consacre lors de sa mort par suicide en 1934⁴. Issue d'une grande famille de la bourgeoisie juive polonaise, elle étudia très tôt la langue française, et, à la fin de sa vie, choisit d'adopter la nationalité française. D'abord analysée par Jung à Zürich, elle fit ensuite à Vienne une cure avec Freud, puis une troisième tranche à Budapest avec Sandor Ferenczi. Freud

3. PICHON Édouard, « De l'extension légitime du domaine de la psychanalyse », *L'Évolution Psychiatrique*, 1927, II, p. 217-228.

4. PICHON Édouard, « Eugénie Sokolnicka (14 juin 1884-19 mai 1934) », *Revue française de psychanalyse*, 1934, VII, 4, p. 589-603.

accepta de l'aider à s'installer à Paris, mais elle n'y fut pas son émissaire. Le fait qu'elle ne soit pas médecin, joint à son épouvantable caractère, lui faisait pressentir toutes les difficultés qu'elle allait rencontrer pour diffuser la psychanalyse en cette terre française plutôt réfractaire à sa doctrine.

Suivons le récit qu'en fait Pichon :

« Avec Madame Sokolnicka nous arrive une psychologue ayant puisé ses connaissances analytiques aux meilleures sources, et une technicienne capable d'appliquer effectivement la méthode à des cas concrets [...] Ses relations l'entraînèrent surtout vers le groupe de la Nouvelle Revue Française (NRF). L'importance prise grâce à elle par les idées psychanalytiques dans ce cénacle renommé ne fut pas sans rayonner puissamment en ville. Et nous sommes témoins que, dans l'hiver 1921-1922, par le brusque foisonnement de la mode, il était à tout bout de champ question à Paris des doctrines psychanalytiques ; ceci la plupart du temps avec une béatitude admirative ou un ton de persiflage également superficiels et également excédants. »

C'est pourtant grâce au milieu littéraire qu'elle entre en contact avec le psychiatre Georges Heuyer⁵ qui assure alors une suppléance à la chaire de la clinique des maladies mentales de Sainte Anne ; il lui offre d'y tenir une consultation. Pas pour longtemps. À peine installé sur la chaire, le professeur Henri Claude n'a de cesse de se débarrasser de l'encombrante polonaise. Son bref passage à Sainte-Anne lui a néanmoins permis de rencontrer René Laforgue. Il va être son premier patient, et Édouard Pichon le second.

Eugénie Sokolnicka est une pionnière de la psychanalyse de l'enfant. En 1920, elle publie dans *L'International Journal of Psychoanalysis* « l'analyse d'un cas de névrose obsessionnelle infantile⁶ ». Il s'agit du cas d'un garçon d'une dizaine d'années, atteint d'une phobie du toucher qu'elle a guéri en quelques mois grâce à la psychanalyse. Dans *Les faux-monnayeurs*, publié en 1925, André Gide met en scène cette histoire. Il nomme l'enfant Boris, et la doctoresse « M^{me} Sophroniska ». Et voici comment le romancier décrit ses méthodes :

Sophroniska m'a reparlé de Boris, qu'elle est parvenue, croit-elle, à confesser entièrement. Le pauvre enfant n'a plus en lui le moindre taillis, la moindre touffe où s'abriter des regards de la doctoresse. Il est tout débusqué. Sophroniska étale au grand jour, démontés, les rouages les plus intimes de son organisme

5. Ce dernier est très introduit dans ce milieu, il est par exemple l'ami de Georges Duhamel, qui lui a dédié un de ses livres : *La pierre d'Horeb*.

6. SOKOLNICKA Eugénie, « Analysis of an obsessional neurosis in a child », *International Journal of Psycho-analysis*, 1920, 3, p. 306-319.

mental, comme un horloger les pièces de la pendule qu'il nettoie. Si après cela le petit ne sonne pas à l'heure, c'est à y perdre son latin⁷. »

7. GIDE André, *Les Faux-monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1925, p. 202.

On constate que Gide est plus qu'ambivalent à l'égard de la psychanalyse, qu'il ne nomme pas d'ailleurs dans son livre : il parle de « méthode nouvelle », de « gros secrets honteux », mais se refuse à employer le terme scientifique. Quant au jeune héros, il ne le fait pas « sonner à l'heure », mais se suicider à la suite d'un défi de ses camarades. Au cours de l'année 1922, Gide a commencé une analyse avec Sokolnicka, qu'il abandonne au bout de six séances, et il prétendra ensuite qu'il voulait juste savoir ce que c'était. Cependant, malgré toutes ses réserves, Gide sera largement à l'origine de l'implantation éditoriale de la psychanalyse au sein de la NRF et des éditions Gallimard.

Il faut dire que si le petit patient de la doctoresse polonaise ne s'est pas suicidé, l'histoire de la psychanalyse de l'enfant a bien mal commencé : à Vienne, Hermine Hug-Hellmuth prend en analyse, dès 1913, son neveu, Rolf, qu'elle élève à son domicile. Au cours de ce travail, elle se convainc que Rolf risque de devenir un grand délinquant, voire un criminel. La prédiction se réalise : il l'étrangle, après avoir tenté de la voler, en 1924.

En octobre 1923, Freud reçoit une lettre d'un jeune psychiatre alsacien, René Laforgue, l'informant de son projet d'organiser un mouvement psychanalytique en France. Par le même courrier, Laforgue lui adresse un article paru dans le *Progrès Médical* du 20 octobre 1923 : « De quelques obstacles à la diffusion des méthodes psychanalytiques en France », qu'il a écrit avec Pichon. Il s'agit du premier article dont les auteurs ont une connaissance pratique de ce qu'est la cure psychanalytique. Celle de Laforgue est achevée, elle a duré à peine six mois et a donné bien du fil à retordre à son analyste (« Je la briserai cette tête-là », aurait-elle déclaré, mais ce fut elle qui dut rendre les armes). Quant à Pichon, il est toujours sur le divan de Sokolnicka. Sa cure va durer trois ans (de 1923 à 1926), ce qui est une durée considérable pour l'époque.

L'article du *Progrès Médical* vise à lever les préventions des médecins français à l'égard de la psychanalyse. Selon les auteurs, elles ne viennent pas du fond même de la doctrine, ni du pansexualisme, mais de la façon dont elle a été présentée au public. On y trouve un des thèmes que ne va cesser de marteler Pichon : celui de la nécessité de trouver « les mots pour le dire » : par exemple, il est impossible pour un français de ne pas associer *libido* à libidineux. *Libido*

est, de ce fait même, un mot qui doit être banni de la nomenclature psychanalytique française. Pichon proposera de le remplacer par « aimance », ce que Freud lui-même trouvera joli ; c'est bien d'ailleurs la seule des créations linguistiques de Pichon qu'il approuvera. Pour, l'heure, Freud, bien que très satisfait de ces nouvelles de France, n'apprécie guère le ton de l'article. Il exprime ses réserves et ses craintes dans une lettre à Laforgue en novembre 1923 :

Je voudrais vous mettre en garde pour que vous n'alliez pas plus avant dans « la voie dans laquelle vous vous êtes engagés, Pichon et vous, dans cet article. On n'obtient rien par des concessions à l'opinion publique ou à des préjugés régnants. Ce procédé est tout à fait contraire à l'esprit de la psychanalyse, dont ce n'est jamais la technique de vouloir camoufler ou atténuer les résistances [...] Je souhaite que ma mise en garde ait du succès auprès de vous, mais je n'en suis malheureusement pas sûr⁸. »

8. « Correspondance Freud/Laforgue », présentée par André Bourguignon, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 15, 1977, p. 252-314.

9. LOEWENSTEIN Rudolf, « Une lettre inédite sur les débuts de la SPP », *Revue Française de Psychanalyse*, 2, 1997. Cette lettre date de 1977 et a été publiée par Paul Denis, à qui elle était adressée.

Dès le début de cette relation, Freud pressent qu'il ne pourra pas faire confiance à Laforgue, qui ne sera pas un fidèle passeur de sa doctrine en France. C'est pourtant Laforgue qui va lui présenter celle qui va devenir sa représentante légitime, la princesse Marie Bonaparte. Du début de son analyse avec Freud en 1925 jusqu'à la mort de celui-ci en 1939, elle ne va cesser d'œuvrer pour maintenir le groupe français dans le droit fil de l'orthodoxie freudienne.

Le 4 novembre 1926 est créée la Société psychanalytique de Paris. C'est un tout petit monde (9 membres fondateurs), dont la croissance est d'abord lente : en 1939, on compte 24 membres titulaires et une vingtaine d'adhérents. Comment caractériser ce groupe ? Ils sont jeunes, ce sont des hommes, médecins, sauf Sokolnicka et la princesse. Ils sont catholiques et français, sauf Sokolnicka et Rudolf Loewenstein qui sont juifs et polonais (bientôt rejoints par Sophie Morgenstern). Loewenstein est arrivé à Paris en 1925, pour seconder Laforgue et Sokolnicka dans leur tâche de didacticiens. Les pionniers français ont été peu et souvent mal analysés, voire pas du tout, comme Angelo Hesnard. Loewenstein se souvient de l'accueil, pas très chaleureux, qu'on lui réserva lors de son arrivée à Paris : « à l'ambivalence vis-à-vis de la psychanalyse s'attachait la xénophobie, l'antisémitisme et un chauvinisme prononcé chez certains⁹ ». Il vise ici Pichon, mais aussi Hesnard, Adrien Borel et Henri Codet.

La formation des analystes de cette génération dure beaucoup plus longtemps que celle de leurs prédécesseurs. Lacan, par exemple, va passer six ans sur

le divan de Loewenstein. Pourtant ce dernier estimait que sa formation n'était pas terminée, et refusait son accession au titulariat, à cause des défauts de son caractère. Pichon, en décembre 1938, intercédait pour lui et régla l'affaire auprès de Loewenstein. La condition était qu'il continue son analyse après son élection, ce que Lacan s'empessa d'ignorer. Loewenstein ne le lui pardonna jamais.

Finalement, devenir psychanalyste au début des années 1930 implique une forme de rupture avec une formation médicale marquée par l'organicisme et par une éthique professionnelle imprégnée des valeurs culturelles nationales. Mais revenons à l'histoire de la jeune société.

L'organe officiel de la Société psychanalytique de Paris, la *Revue Française de Psychanalyse*, ne sort son premier numéro qu'en novembre 1927. C'est la première publication de ce genre en France, et l'unique jusqu'en 1946, date de la création de *Psyché* par Maryse Choisy. La revue est trimestrielle et ne touche qu'un public restreint. Elle n'aurait peut-être pas vu le jour sans l'énergie et la générosité de la princesse Marie Bonaparte. Dans l'éditorial du premier numéro, sa vocation est ainsi définie : elle s'adresse « aux personnes qui, du fait de leur profession ou de leur amour des études psychologiques, sont susceptibles de mettre en œuvre, dans l'exercice de leur activité, les conceptions et les méthodes psychanalytiques ». Jusqu'à la seconde guerre mondiale, on l'a vu, ces personnes sont fort peu nombreuses, et ce sont surtout des médecins. Selon la revue, les disciplines concernées sont « la psychiatrie, la pédagogie, la sociologie, la criminologie, la critique artistique ». L'ordre de présentation de ces domaines n'est pas indifférent, et l'on peut noter la place éminente qu'y tient la pédagogie, juste après la psychiatrie. On pourrait en inférer que l'enfant et son éducation vont être au cœur des préoccupations des pionniers de la psychanalyse en France, ce qui ne sera pas vraiment le cas.

SOPHIE MORGENSTERN, PIONNIÈRE DE LA PSYCHANALYSE

DE L'ENFANT EN FRANCE

De ce point de vue, l'article de Sophie Morgenstern « Un cas de mutisme psychogène¹⁰ », fait figure d'exception. Cette psychanalyste polonaise, récemment arrivée en France, travaille alors comme thérapeute dans le service du professeur Heuyer à la clinique de neuropsychiatrie infantile. Elle a commencé des études médicales à Zürich en 1906, et s'est rendue ensuite en

10. MORGENSTERN Sophie, « Un cas de mutisme psychogène », *Revue Française de Psychanalyse*, 1927, 1, tome 3, p. 492-514.

Russie, où elle a obtenu son diplôme d'État, ce qui lui a permis d'exercer en Pologne (mais non en France). En 1915, revenue à Zürich, elle travaille comme assistante à la clinique d'Eugen Bleuler, le Burghölzli, qui est La Mecque de la psychiatrie. Elle y fait la connaissance d'Eugène Minkowski, et de sa femme, Françoise. Ils deviendront amis, bien que le couple ne partage pas du tout les convictions psychanalytiques de la jeune femme. Elle y rencontre aussi Eugénie Sokolnicka, qui l'analyse. On peut faire l'hypothèse que sa venue en France n'est pas sans rapport avec le fait que les Minkowski et son analyste y sont déjà installés. En 1925, elle devient la collaboratrice de Georges Heuyer à la clinique de la rue de Vaugirard et y assure – bénévolement – le service du laboratoire et du dispensaire de psychanalyse. C'est Georges Heuyer qui nous apprend ce détail, le bénévolat, dans la préface qu'il lui donne pour son livre *Psychanalyse infantile*¹¹. Or, nous savons qu'à partir de 1934 la clinique ayant été reconnue par l'Assistance publique, il a pu avoir des internes et des externes. Pourquoi alors ne s'est-il pas débrouillé pour la faire rémunérer ? Tout ceci demeure obscur, et pose la question des moyens d'existence de Sophie Morgenstern, qui était veuve et élevait seule sa fille. Sans doute avait-elle une clientèle privée. Voici en tous cas comment Heuyer lui rend hommage dans sa préface :

11. MORGENSTERN Sophie,
Psychanalyse infantile,
symbolisme et valeur
clinique des créations imagi-
natives chez l'enfant, Paris,
Denoël, 1937.

12. *Ibid.*, p. 10-11.

Utilisant les méthodes de la psychanalyse, elle nous éclaire des situations « obscures et explique des problèmes psychologiques qui nous paraissent compliqués et insolubles. D'autre part, un certain nombre de ces enfants, émotifs, obsédés, inquiets, anxieux, sont traités en cure libre avec patience, avec discrétion, avec une autorité qui se cache sous la plus charmante douceur. Madame Morgenstern nous a redressés des caractères qui paraissaient difficiles, a rassuré des enfants anxieux, a apporté le réconfort et la guérison à des enfants qui subissaient inconsciemment le contrecoup affectif de situations anormales¹². »

Un double portrait se dégage de cet extrait ; d'abord celui de la représentation qu'a Heuyer du rôle de la psychanalyse en psychiatrie infantile : une méthode qu'on utilise quand tout le reste a échoué, à mi-chemin entre la consolation maternelle et le redressement moral (noter qu'il n'emploie pas le terme de psychothérapie) ; ensuite, celui de sa collaboratrice : à l'exact opposé de sa compatriote polonaise (« cette horrible personne », comme disait Freud), les rares témoignages sur la personnalité de Sophie Morgenstern nous dessinent

une femme douce, modeste, mais aussi une théoricienne et une clinicienne remarquables¹³.

Sophie Morgenstern est donc la première en France à traiter l'enfant par la psychanalyse. Très vite, elle rejoint le mouvement français, adhère à la SPP (Société psychanalytique de Paris), et en devient membre titulaire en 1929. Elle est également membre du groupe de *L'Évolution Psychiatrique*. De toutes ses contributions, celle qui est à la fois inaugurale et majeure est celle de 1927, où elle expose le cas d'un petit garçon mutique qu'elle a guéri en quelques mois par la psychanalyse, en utilisant la technique du dessin libre pour comprendre les troubles de l'enfant, dont la cause est, pour elle, évidemment œdipienne, selon les canons de l'époque. Elle formera à la méthode d'analyse du dessin enfantin sa stagiaire, la jeune Françoise Marette (future Dolto). Cet article prendra rétrospectivement le statut de texte fondateur de la psychanalyse de l'enfant en France. Il sera aussi le point de départ de ses recherches ultérieures sur le sens symbolique des créations imaginatives de l'enfant, et sur leur utilisation en thérapeutique. Dans un contexte où le modèle dominant est constitutionnaliste, on peut dire qu'à cette période, Sophie Morgenstern s'avance seule, en cherchant à aborder l'enfant perturbé autrement que comme une graine de délinquant, et s'efforçant de le comprendre et de l'écouter. Elle restera quinze ans à la clinique d'Heuyer, jusqu'à son suicide, le 13 juin 1940, lors de l'entrée des troupes allemandes dans Paris. Si elle est seule alors à pratiquer, voyons maintenant le rôle de ceux qui soutiennent le mouvement de pédagogie psychanalytique, et cherchent à le développer, particulièrement René Laforgue et Marie Bonaparte.

13. PARCHEMINEY Georges, « Sophie Morgenstern », nécrologie parue dans *L'Évolution Psychiatrique*, 1927, 1, p. 13.

LA REVUE DE PÉDAGOGIE PSYCHANALYTIQUE

Dans le numéro 2 de la *Revue Française de Psychanalyse*, en 1928, toute la partie bibliographique est consacrée aux applications de la psychanalyse à l'éducation, plus précisément aux publications de la *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik*. Cette revue, fondée simultanément à Stuttgart, Berlin et Zürich par Heinrich Meng, Paul Federn et Ernst Schneider se propose de mettre la psychanalyse au service des éducateurs et des enseignants. Tous les personnages qui marquent l'histoire de la pédagogie psychanalytique y participent : Anna Freud, le pasteur Oskar Pfister, Hans Zülliger, Siegfried Bernfeld, August Aichhorn, Dorothy Burlingham, Alice Balint, et, pour la France, Marie Bonaparte et René

Laforgue. La revue se trouve alors dans une période d'enthousiasme militant et ses promoteurs sont pleins d'espoir. Ils pensent qu'une éducation différente, basée sur la connaissance (en particulier de la sexualité) et le respect de l'enfant, pourra créer un enfant nouveau, lui-même porteur d'un monde nouveau. Cette foi sera mise à mal au milieu des années 1930, à la fois pour des raisons politiques et pour des raisons pratiques, liées aux déceptions des praticiens devant les résultats de leurs efforts.

En 1928, dans le numéro 5 de la *Revue Française de Psychanalyse* est publié un important article d'un des piliers de la *Zeitschrift*, Hans Zülliger, sur « La psychanalyse et les écoles nouvelles ». Il y expose ce que la psychanalyse peut apporter à la pédagogie, c'est-à-dire une psychologie profonde, qui prenne en compte l'inconscient :

Freud lui-même a approuvé la pratique de la psychanalyse en matière « d'éducation, et s'est élevé publiquement contre ceux qui seraient tentés de restreindre son enseignement à la médecine. Pour ma part, je suis convaincu que la psychanalyse pédagogique contribuera davantage au bonheur de l'humanité que la psychanalyse médicale¹⁴. »

14. ZÜLLIGER Hans, « La psychanalyse et les écoles nouvelles », *Revue française de Psychanalyse*, 5, 1928, p. 722.

Car voilà bien l'un des enjeux que Freud a perçu d'emblée : soustraire la psychanalyse à l'hégémonie médicale, tout en sachant que, de ce fait, il sera confronté à celle des éducateurs, mais il estimait qu'elle était moins difficile à affronter.

On peut noter que si la revue parisienne accorde une place significative aux publications de la *Revue de pédagogie psychanalytique*, aucune publication de ce type n'existe alors en France, et n'existera jamais, même après la seconde guerre mondiale, lorsque des institutions psychopédagogiques directement inspirées par la psychanalyse seront fondées. Malgré les efforts de René Laforgue et de Marie Bonaparte, il n'y a pas encore de véritable mouvement de pédagogie psychanalytique en terre française.

En 1929, Laforgue participe au congrès de la Ligue internationale pour l'éducation nouvelle d'Elseur, au Danemark, organisé par Adolphe Ferrière. Ce congrès est imposant par le nombre des participants (2 500), mais aussi par la qualité des conférenciers. S'y expriment Kurt Lewin, de Berlin, Maria Montessori, Henri Wallon et, pour les psychanalystes, Oskar Pfister, Prynce Hopkins et René Laforgue. Ce dernier peut être considéré comme le fondateur

du mouvement psychanalytique français. Dans la ligne de Geza Roheim, il élabore alors une sociopsychanalyse, c'est-à-dire une application de la doctrine freudienne à tous les secteurs de la vie politique et sociale. Dans cette logique, il accorde une place déterminante à la pédagogie. Selon un de ses élèves, André Berge, il aurait déclaré : « La psychanalyse sera pédagogique ou ne sera pas¹⁵. »

Dans sa communication à Elseneur, qui porte sur « les mécanismes psychiques d'auto-punition¹⁶ », Laforgue semble autant persuadé de l'importance du message qu'il veut transmettre aux éducateurs que de leur incapacité à le recevoir. Et ce, parce qu'ils ne sont pas analysés, ce qui serait la seule voie pour une compréhension véritable des données cliniques qu'il va exposer. Malgré cette difficulté, il entreprend de leur expliquer comment et pourquoi un enfant intelligent peut choisir d'échouer à l'école, de paraître bête, irritant, de mentir, de voler pour se faire punir, et affirme que seul un éducateur analysé peut comprendre et accueillir ce type de comportements. Devant cette assertion un peu méprisante, on peut comprendre l'agacement et le « retrait » de l'auditoire, (retrait qu'évoque Ewald Bohn, qui fait le compte rendu du congrès dans la *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik*: de toutes les communications, ce sont celles portant sur la psychanalyse qui ont eu le moins de succès). Ces pédagogues progressistes sont animés d'un trop grand espoir dans le changement social par l'éducation pour accepter d'entendre des voix qui leur parlent non seulement de l'inconscient de l'enfant, mais aussi du leur, celui de l'éducateur. Ainsi, si Laforgue souhaite réellement une collaboration étroite entre le pédagogue et le psychanalyste, on ne peut pas dire qu'il choisisse le meilleur chemin pour y parvenir.

MARIE BONAPARTE : L'ÉDUCATION À LA RÉALITÉ, UN COMBAT LAÏQUE

En 1927, Freud a publié un petit ouvrage, *L'Avenir d'une illusion*¹⁷, dans lequel il dialogue avec un interlocuteur imaginaire, aisément reconnaissable sous les traits du pasteur Pfister. Il y règle ses comptes avec la religion, en décrivant une civilisation basée sur le refoulement, le déni de la réalité, et l'illusion consolatrice que procure la foi religieuse. Cette illusion vise à maintenir l'humanité dans un état d'infantilisme, voire de régression. Il n'est que de comparer, dit Freud, « l'intelligence rayonnante d'un enfant bien portant » à « la faiblesse mentale de l'adulte moyen » pour mesurer les dégâts d'une telle éducation. C'est dans ce texte qu'apparaît la notion, maintes fois commentée, « d'éducation à

15. BERGE André, *De l'écriture à la psychanalyse. Entretiens avec Michel Mathieu*, Paris, Clancier-Guenaud, 1988.

16. LAFORGUE René, « Les mécanismes d'autopunition et leur influence sur le caractère de l'enfant », *Revue française de psychanalyse*, 4, 1929, p. 734-749.

17. FREUD Sigmund, *L'Avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 1980 (1^{re} éd. 1927).

18. FREUD Sigmund, *L'avenir...*, op. cit., p. 70.

19. BONAPARTE Marie, « De la prophylaxie infantile des névroses », *Revue Française de Psychanalyse*, 1, 1931, p. 85-135.

20. OHAYON Annick, « Psychanalyse, éducation nouvelle et éducation morale dans les années 1930 en France », in HOFSTETTER Rita, SCHNEUWLY Bernard (dir.), *Passion, fusion, tension, Éducation Nouvelle et sciences de l'éducation*, Bern, Peter Lang, 2006, p. 325-339.

21. De quelque façon qu'on s'y prenne, on s'y prend mal !

la réalité », *Erziehung zur Realität*¹⁸. Qu'entend Freud exactement par cette formule ? Il ne s'agit pas d'une adaptation à l'ordre social, mais d'une éducation qui puisse rendre celui qui la reçoit assez fort pour affronter le réel : le réel du sexe, du mal, du conflit, de la mort, mais surtout, qui n'inhibe pas le désir de savoir, et le plaisir de penser. Ce que Marie Bonaparte traduit littéralement par « une éducation libre-penseuse ».

En 1930, elle a été chargée de présenter le rapport principal de la cinquième conférence des Psychanalystes de langue française, à Paris¹⁹. Il s'agit du premier texte français qui prend aussi nettement position en faveur de l'éducation psychanalytique. Comme dans la plupart de ses écrits, Bonaparte s'efforce de rester au plus près de la pensée du maître viennois, tout en la vulgarisant. Cependant, emportée par son zèle, il lui arrive d'exagérer, voire de caricaturer les positions de Freud. Ses références principales sont *L'Avenir d'une illusion* mais aussi *Malaise dans la civilisation* que Freud vient de publier. Elle rappelle que les deux principes freudiens au nom desquels on doit fonder une éducation sont la raison et la vérité, car eux seuls peuvent donner le courage d'affronter la réalité. Le principe de réalité n'est pas un principe de conformité aux exigences de la société, mais la prise en compte de tous les aspects de la réalité, même s'ils sont désagréables. Cela distingue Freud des militants de l'éducation nouvelle, pour qui l'amour est le levier principal de l'éducation. Pour Freud, ce levier est nécessaire, mais il n'est pas suffisant²⁰.

Marie Bonaparte s'en prend d'abord aux représentants de l'ordre ancien de la société, au premier rang desquels les catholiques, qui sont des adversaires déclarés de la psychanalyse, car ils craignent son côté révolutionnaire. Elle cite le pape Pie XI, qui stigmatise et interdit l'éducation sexuelle, et oppose à cet obscurantisme le libéralisme de l'église anglicane, qui préfère la discussion libre au silence et surtout au mensonge. Elle met cependant en garde contre un optimisme exagéré qui ferait de l'information sexuelle une panacée, et révèle que Freud lui aurait un jour confié : « *Wie man es macht, macht man es schlecht*²¹ ! » Elle en voit la preuve dans le fait que les enfants de psychanalystes sont souvent assez mal élevés (et elle sait de quoi elle parle : son fils est alors en analyse avec Rudolf Loewenstein, qui est par ailleurs son amant... Mélanie Klein a analysé ses deux enfants, et sa fille Mellita devenue adulte, et psychanalyste, vouait à sa mère une haine mortelle... pour ne pas parler de Freud et d'Anna). Elle poursuit en abordant la question des sanctions : il faut se garder de l'idée que la

psychanalyse encourage le laxisme ; dans toute éducation, la contrainte s'impose, car les pulsions agressives, sadiques, cruelles ne peuvent s'exprimer librement. Il faut donc punir, mais comment ? Il faut proscrire absolument les châtiments corporels, qui provoquent des fixations érotiques masochistes (la fameuse fessée de Jean-Jacques Rousseau !). August Aichhorn et Maria Montessori ont préconisé l'isolement et le retrait d'amour. Marie Bonaparte n'est pas convaincue : selon elle, ce ne sont pas des punitions douces et légères car elles renforcent les sentiments d'exclusion et d'abandon. Il est en tout cas une situation où le sadisme des éducateurs ne doit jamais s'exercer : celle de la répression de l'onanisme infantile. Marie note à cet égard le retard de la France par rapport aux expériences pédagogiques menées à Vienne par les freudiens et les adlériens²², et aussi à Moscou par Vera Schmidt²³. Au Kinderheim Laboratorium de Moscou, la masturbation n'est pas du tout réprimée. Ce jardin d'enfants expérimental, de 1921 à 1925, est fréquenté par les enfants des hauts dignitaires du régime soviétique et reçoit, entre autres, le fils de Staline. Mais Marie Bonaparte rappelle que cette expérience novatrice a été interrompue, « les Soviétiques n'étant pas très amis de la psychanalyse, dont ils redoutent instinctivement le scalpel, appliqué aux théories marxistes, tout comme l'église le redoute, appliqué au dogme de la foi²⁴ ». Comme son maître Freud, elle prône l'éducation à la réalité. Cependant, elle reconnaît qu'une telle éducation n'existe nulle part, pas plus à l'école que dans la famille, ni même chez les Soviétiques. Il faut cependant y tendre, et pour cela, elle énonce un programme fort, où la psychanalyse prend carrément la place de Dieu. Il faut d'abord psychanalyser les enfants le plus tôt possible, vers 5 ou 6 ans (ce à quoi Freud n'adhère nullement, on l'a déjà noté). Puis il faut « former des milliers d'analystes, femmes principalement, et remplacer le pasteur d'âmes par des psychologues scientifiquement formés, c'est-à-dire des psychanalystes²⁵ ». Il faut enfin, bien sûr, psychanalyser les parents et les éducateurs. Alors seulement l'humanité pourra advenir à la maturité grâce à une modification profonde de sa conscience morale. On imagine aisément à quel point un tel programme pouvait prêter à sarcasmes, et pas seulement chez les adversaires de la psychanalyse. Dans la discussion qui suit, Édouard Pichon, psychanalyste maurassien et catholique, ne se prive pas de moquer l'attitude « libre penseuse héroïque » de la princesse, qui a gardé toutes ses illusions au moment où beaucoup de ses collègues ont perdu les leurs.

22. C'est l'époque de « Vienne la Rouge », avec un gouvernement social-démocrate d'inspiration marxisante.

23. SCHMIDT Vera, « Éducation psychanalytique en Russie soviétique. Rapport sur le jardin d'enfants expérimental de Moscou », *Internationaler Psychoanalytischer Verlag*, 1924.

24. BONAPARTE Marie, « De la prophylaxie infantile... », art. cit., p. 121.

25. *Ibid.*, p. 134.

26. CIFALI Mireille, MOLL Jeanne, *Pédagogie et psychanalyse*, Paris, Dunod, 1985, p. 8.

27. ZÜLLIGER Hans, « Un manque dans la pédagogie psychanalytique », *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik*, cahier 6, 1936, p. 338-359.

En effet, dès 1932, Alice Balint ouvre les hostilités au XII^e congrès international de Psychanalyse de Wiesbaden. Dans un rapport très désenchanté, « L'accord et le refus en éducation », elle critique la pédagogie du juste milieu, de la bonne mesure entre contrainte et laissez-faire prônée par Anna Freud. Plus radicalement, elle estime qu'on ne peut « qu'échouer à vouloir partir des expériences des analystes thérapeutes pour en déduire des principes d'éducation²⁶ ». En 1936, Hans Zülliger²⁷, qui est instituteur et pratique depuis plusieurs années auprès de ses élèves ce qu'il nomme « des petites psychothérapies » dénonce dans la *Revue de pédagogie psychanalytique* l'absence de prise en compte de la dimension du collectif. Une classe, c'est d'abord un groupe hétérogène, et l'action du maître doit viser à en faire une communauté, ce qui ne passe pas par une multiplicité de relations interindividuelles, comme la plupart des psychanalystes se l'imaginent, mais par un travail sur la dynamique du groupe-classe. Zülliger touche là un point sensible : la question du social et du groupe est bien la pierre d'achoppement de la pédagogie psychanalytique.

La *Revue de pédagogie psychanalytique* cesse sa parution en 1937, au moment de l'Anschluss. De nombreux psychanalystes juifs émigrent aux États-Unis, et ceux qui avaient milité pour la cause de l'éducation psychanalytique ont alors d'autres préoccupations. Il faut attendre la fin de la guerre pour voir cet intérêt renaître, avec d'autres attendus et de nouveaux thèmes, en particulier les groupes et les adolescents, et dans d'autres pays : les États-Unis, l'Angleterre et la France, où, à part Marie Bonaparte et Laforgue, l'intérêt des membres du groupe psychanalytique français pour les applications pédagogiques a été faible dans les années 1930. Une des causes en est probablement qu'il n'y a pas de pédagogues (comme Anna Freud et Zülliger) ni de pasteurs (comme Pfister) dans cette petite communauté, presque uniquement composée de médecins. La seule enseignante est Paulette Ericson, première épouse de René Laforgue et après la seconde guerre mondiale, ce sont précisément les élèves de René Laforgue, André Berge, Juliette Boutonier, Françoise Dolto, qui vont institutionnaliser la psychopédagogie psychanalytique. L'autre raison est que la psychanalyse de l'enfant apparaît comme une branche mineure de la psychanalyse, et plutôt réservée aux femmes même non-médecins, comme il se doit.

DÉBATS SUR LA THÉORIE DES CONSTITUTIONS

Dès le début de sa carrière, et tout au long de celle-ci, Georges Heuyer a conduit des enquêtes et produit des statistiques pour démontrer que les causes de la délinquance juvénile sont la dissociation familiale, l'alcoolisme, les taudis et l'hérédosyphilis²⁸. Avec sa collaboratrice Margueritte Badonnel, il a examiné par exemple les enfants confiés au patronage de la Seine, ils ont établi que, parmi ceux-ci, il n'y avait que 12 % d'enfants normaux ; et, parmi les 88 % d'anormaux, il y avait 35 % de débiles intellectuels, 41 % d'instables et de pervers et 13 % de pervers.

La grande presse se fait l'écho de ces chiffres alarmistes et évoque « l'armée du crime » (gros titre dans le journal *Je sais Tout*, mars 1934) : des hordes, des cohortes de chenapans gangrènent les villes et menacent la paix civile. Mais des voix discordantes commencent à se faire entendre : elles plaident pour une politique de l'enfance basée sur l'assistance et l'éducation plutôt que sur le châtiment et l'exclusion. En 1934, la révolte des enfants de la colonie pénitentiaire de Belle-Île frappe l'opinion publique. Elle est à l'origine d'une campagne de dénonciation des bagnes d'enfants par le journaliste Alexis Danan dans *Paris-Soir* et inspire à Jacques Prévert le poème « La chasse à l'enfant » (dans *Paroles*, 1949). Le grand psychologue de l'enfance Henri Wallon soutient cette campagne, ainsi que son jeune élève René Zazzo²⁹ qui s'élève contre les « cages pour enfants » de l'école Théophile-Roussel de Montesson, institution qui se veut pourtant une vitrine de la rééducation.

Le courant rénovateur de la psychiatrie française qui se regroupe depuis 1925 sous la bannière de *L'Évolution Psychiatrique* n'échappe pas à ces interrogations portant sur le lien entre anormalité et délinquance. Entre 1932 et 1934, un débat sur la notion de constitution divise le groupe. Henri Ey et Pierre Mâle soulignent le risque de défaitisme thérapeutique qu'un recours systématique à cette entité nosographique engendre. Pierre Mâle est alors responsable, avec Gilbert Robin de la consultation de psychiatrie infantile de l'hôpital Henri Rousselle à Sainte-Anne. Tous les deux sont très favorables à la psychanalyse. Mâle est en analyse avec la princesse Marie Bonaparte, et deviendra, après la guerre, le spécialiste de la psychothérapie pour les adolescents. Gilbert Robin quant à lui ne fera pas d'analyse (bien qu'il ait prétendu en avoir fait une, épistolaire, avec Freud lui-même, assertion qui choqua beaucoup Marie Bonaparte. Il a en effet été visiter le maître viennois en 1928, et a entretenu

28. Voir l'article de Nadine Lefaucheur dans le présent numéro.

29. Zazzo René, « Cages pour enfants », *VU*, n° 341, 1934, p. 119-123.

30. Paru dans la collection « Les documents bleus » de Gallimard en 1926.

31. ROBIN Gilbert « La psychanalyse et ses applications à l'éducation de l'enfant », *La Prophylaxie mentale*, n° 12, 1927, p. 392-398.

32. Dans le même ouvrage, paru chez Berger Levrault, c'est André Berge qui rédige le volet « Pour l'éducation nouvelle ».

33. ROBIN Gilbert, « Les pervers », *L'Évolution psychiatrique*, 1, 1934, p. 59-83.

34. MÂLE Pierre, « La formation du caractère chez l'enfant. La part de la structure et celle des événements », *L'Évolution psychiatrique*, 1, 1936, p. 31-56.

avec lui une correspondance), mais il participe aux activités du groupe français, et ses ouvrages : *Les Haines familiales*³⁰, *L'enfant sans défauts*, attestent de son engagement précoce dans la cause freudienne³¹. Il a par ailleurs adhéré à « La Nouvelle Éducation », mouvement fondé par Roger Cousinet et Madeleine Guéritte, mais reniera plus tard cette adhésion : en 1968, dans un ouvrage posthume : *Contre l'Éducation nouvelle*, il produit un véritable réquisitoire contre ces « séduisantes théories », où les notions de confiance et de liberté à accorder à l'enfant l'emportent sur celles d'effort et de conquête de soi-même, et qui ont entraîné un déclin de l'autorité regrettable³².

Concernant la perversion instinctive, Robin, évoque « une armature rigide, un cadre fixe, un syndrome d'acier, qui fait peur³³ ». Pierre Mâle quant à lui³⁴ engage à faire la part « de la structure et de celle des événements », c'est-à-dire à ne pas oublier l'action créatrice du milieu et des expériences de vie dans la formation du caractère de l'enfant, mise en évidence par la psychanalyse. Par ailleurs, Heuyer lui-même, a utilisé des notions psychanalytiques dans deux articles publiés avec son chef de clinique d'alors, Jean Dublineau : en 1932, « Le vol généreux » où ils exposent l'idée que l'acte délictueux est un mécanisme de compensation des carences affectives et du sentiment d'infériorité et, en 1934, « La réaction d'opposition » : dans la formation du caractère de l'enfant, cette réaction s'enracine dans l'hostilité éprouvée par l'enfant pour l'un des membres de son entourage familial. La référence dominante est ici le complexe d'Œdipe, clé de compréhension des troubles de l'enfant quasi universelle dans ces premiers moments de la psychanalyse de l'enfant.

Dans le débat qui se mène à *L'Évolution Psychiatrique*, ce sont les Minkowski qui sont les plus constitutionnalistes, particulièrement Françoise Minkowska qui affirme la valeur théorique et pratique indispensable de cette notion en psychiatrie. Tous cependant admettent que le vrai pervers, le pervers constitutionnel de Dupré, existe, même s'il est probablement assez rare. Il est inaccessible à la rééducation et à la psychothérapie, à l'inverse du pervers, enfant affectivement normal, mais victime de son entourage familial et amical. Comme les deux tableaux cliniques sont extrêmement proches, le critère ultime est alors l'évolution. Si ces sujets s'avèrent accessibles à la rééducation, c'est qu'ils n'étaient pas des pervers constitutionnels. On commence donc la plupart du temps par enfermer et isoler ces enfants pour savoir s'ils devraient l'être. La

séparation d'avec le milieu familial pathogène demeure la panacée, même si une critique timide de ce modèle se fait jour.

1937 : LE PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL

DE PSYCHIATRIE INFANTILE

Lors de l'été 1937, à l'occasion de l'Exposition internationale, de nombreux congrès internationaux se tiennent à Paris. Le plus prestigieux d'entre eux est celui de philosophie, dit « congrès Descartes » car on y commémore le tricentenaire du *Discours de la méthode*. On y entend, entre autres, Paul Valéry, Paul Claudel, mais aussi quelques psychanalystes ou représentants de la psychiatrie dynamique : Charles Baudouin, Franz Boas, Eugène Minkowski et Sophie Morgenstern. À la suite de celui-ci, deux autres congrès se déroulent exactement en même temps : le XI^e congrès international de Psychologie, présidé par Pierre Janet, et le premier congrès de Psychiatrie Infantile, à l'initiative d'Heuyer. Dans le premier, les psychanalystes sont quasi absents, seules deux communications sont consacrées à la doctrine freudienne : celle de Charles Baudouin : « De la signification du complexe dans une psychologie de la conduite », et celle de Jean Frois Wittmann : « Psychologie du comportement et psychanalyse ».

La situation n'est pas très différente au congrès de Psychiatrie infantile. Si les ténors du groupe français : Laforgue, Daniel Lagache et Jacques Lacan font partie du comité de propagande de la manifestation, ils ne s'y expriment pas. Seules trois communications portent directement sur la doctrine freudienne ou sont le fait de psychanalystes : celle de Sophie Morgenstern sur « l'importance du dessin pour l'étude psychanalytique de l'enfant », celle du Dr Reiss, de Leyd, sur l'énurésie chez l'enfant, à la suite de laquelle Édouard Pichon intervient pour souligner son origine essentiellement psychogénétique, et enfin celle du Dr Joseph K. Friedjung, de Vienne, dans la section de psychiatrie scolaire, qui s'appuie sur les travaux d'August Aichhorn et d'Anna Freud concernant l'approche psychanalytique de la délinquance juvénile. C'est bien peu en somme, quand on constate qu'Heuyer a fait le choix d'accorder une place majeure aux « réflexes conditionnels en psychiatrie infantile ». Peut-être s'agissait-il là d'un choix politique, pour soutenir les élèves de Pavlov, psychiatres, pédologues et psychanalystes, dont certains étaient alors en butte aux persécutions du régime stalinien. Heuyer regrette d'ailleurs l'absence d'Ivanov Smolenski, qu'il avait sollicité pour

un rapport ; et seul Alexandre Luria a envoyé sa communication sur les « vues psychologiques sur le développement des états oligophrènes », dans laquelle il cite Lev Vygotski, ce qui est courageux, les travaux de ce psychopédagogue ayant été taxés d'anti-marxistes. Comme ce dernier, Luria promeut une psychologie historico-culturelle, qui pourrait être une alternative au comportementalisme et à la réflexologie.

Enfin, et pour rester sur le versant politique, on peut s'intéresser à la communication du Dr Erich Stern : « Quelques considérations sur les causes et les premières manifestations de la débilité mentale. » Erich Stern est un psychiatre et pédagogue allemand converti à la psychanalyse ; il s'est réfugié en France dès 1933, pour fuir les lois raciales nazies³⁵. Il exerce alors, comme Sophie Morgenstern, en tant qu'assistant étranger à la clinique de neuropsychiatrie infantile d'Heuyer. S'interrogeant sur les causes de la débilité, il refuse l'idée d'influence de l'hérédité, et insiste sur les causes sociales, mais aussi, tout à fait dans la ligne d'Heuyer, sur celles de l'alcoolisme et de la syphilis. Mais surtout, il refuse la politique de stérilisation qui a été mise en place sous le régime nazi dès 1933 (dite de « Rassenhygiene ») par ses anciens collègues hygiénistes, Wilhelm Weygandt et Ernst Rüdin, qui se sont donné pour programme l'extinction des lignées héréditairement tarées³⁶. Ce même Rüdin, qui a prononcé l'allocution inaugurale au nom des délégués étrangers, expose lors du congrès le « Rôle de l'eugénique dans la prévention des maladies héréditaires », communication dans laquelle il tient des positions ouvertes et tolérantes³⁷. Tout comme Stern, Minkowska critique l'eugénique autoritaire prônée par les nazis, et milite pour une eugénique libérale, ce qui est d'ailleurs la position de la plupart des médecins hygiénistes français, même s'ils peuvent être fascinés par ce qui se passe Outre-Rhin. Juste après ce congrès, prend place le premier congrès latin d'Eugénique, dans lequel Heuyer tient une place prépondérante. La thématique générale est celle d'une eugénique généreuse, opposée à la brutalité de la politique raciale nazie. Aucune des sections du congrès ne porte sur l'eugénisme négatif, et le discours final, du professeur Tauro insiste sur l'idée que l'eugénique doit prendre appui sur la pédagogie, et non sur la contrainte. Sur ces questions, le seul psychanalyste qui prendra explicitement position est Paul Schiff, dans un article rédigé pendant la guerre, mais qui ne paraîtra qu'en 1946 dans *Les temps modernes*³⁸. Schiff dénonce « le silence un peu dédaigneux » de ses collègues

35. Il est par ailleurs le père de la psychanalyste Anne-Lise Stern.

36. OHAYON Annick, « Les médecins hygiénistes français face à la politique raciale allemande 1933-1939 », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 66, 2, 2001, p. 348-356.

37. Voir dans ce numéro l'article de Volker Roelcke.

38. SCHIFF Paul, « L'eugénique autoritaire », *Les temps modernes*, 1946, 1(6-9), p. 1127-1133.

face à des pratiques barbares, silence qui, selon lui, pouvait être assimilé à une approbation. Par collègues, il entend : psychanalystes et médecins aliénistes.

À travers ce panorama, forcément restrictif, on a pu constater les difficultés qu'avait rencontrées la psychanalyse de l'enfant pour s'implanter et se développer en France. J'ai abordé quelques-unes des causes de ce phénomène : l'attitude méprisante et condescendante à l'égard des pédagogues et des parents (cas de Laforgue), le zèle intempestif et les projets outranciers de Marie Bonaparte, et enfin le statut inférieurisé des thérapeutes d'enfants qu'incarne Sophie Morgenstern. On sait que la situation va être très différente à la Libération. Cette période va voir s'institutionnaliser une psychanalyse appliquée à l'éducation et à la rééducation de l'enfant et de l'adolescent à travers les centres psychopédagogiques et l'éducation surveillée, auxquels vont participer tous les élèves de Laforgue, (Françoise Dolto, André Berge, Juliette Favez-Boutonier). Il y a là une filiation directe, non seulement avec Laforgue mais aussi avec Heuyer, dont le service va devenir une véritable pépinière de psychanalystes d'enfants (Dolto, Serge Lebovici, Jenny Aubry), mais ces deux héritages, pour des raisons différentes, vont être également lourds à porter : celui de Laforgue, du fait de son attitude au cours de la guerre³⁹, et celui d'Heuyer, car il n'a jamais vraiment voulu choisir entre l'approche organique, psychologique ou socio-historique des troubles de l'enfant. Et si Heuyer va apparaître comme l'acteur incontournable du secteur de l'enfance inadaptée dans l'après-guerre, l'héritage de Sophie Morgenstern, pourtant véritablement pionnière, va être oublié ou renié par ceux qu'elle a formés.

39. OHAYON Annick, *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre (1919-1969)*, Paris, La Découverte/poche, 2006.